

Jalons pour une Eglise à partir des pauvres

par Jean-Claude Caillaux

Pour me faire pardonner l'austérité du propos que je vais tenir, voici un écho d'un roman de l'universitaire espagnol Francisco de Ruane, publié au Seuil en 1996 (éd. espagnole en 1992).

Le titre : *Notes confidentielles de Sa Sainteté le Pape Jean-Paul III pour préparer le concile de Mexico I.*

Dans son discours pour ouvrir le Concile, à Mexico, le Pape Jean-Paul III annonce qu'il démissionne et se fait moine dans un couvent de Mexico, pour laisser le Concile délibérer librement.

Première décision de cette assemblée : le concile s'ajourne jusqu'à ce que le problème de la faim et de la misère dans le monde soit résolu.

Chacun y travaille avec acharnement et le Concile peut alors engager les réformes indispensables à l'Eglise.

Nous donnant à penser, est-ce un rêve, que l'éradication de la misère est un préalable, un ce sans quoi.

Je voudrais commencer par quatre préalables.

Il me faut tout d'abord dire clairement que, sans la rencontre avec le Père Joseph Wresinski, fondateur du Mouvement ATD Quart Monde, je n'aurais sans doute jamais commencé à quitter mon propre regard façonné par un monde ignorant la misère. Et que je n'aurais sans doute jamais consenti à réviser, à l'école des plus pauvres, le poids de ce que je croyais fermement établi.

Cela dit pour exprimer d'où vient ce que je vais dire maintenant.

On ne parle jamais que de l'endroit que l'on habite.

Eh bien, je parle à partir d'un héritage, celui du père Joseph Wresinski.

C'est lui qui m'a « aidé à sentir le malheur muet, à rencontrer le regard de ces hommes¹ » de ces femmes et de ces enfants dont tout contribue autour d'eux à voiler ou à travestir le visage.

Deuxième préalable.

Je vais avoir plus d'une occasion de parler des personnes cerclées par l'accumulation des difficultés de la vie (logement, travail, accès au soin, etc.).

Comme vous, je sais que nommer, c'est identifier, classer, réduire l'identité d'autrui, catégoriser, généraliser.

Mais alors me voilà quasi condamné au mutisme,

ou alors obligé d'utiliser toutes sortes de circonlocutions et périphrases.

Convenons, entre nous, que j'emploierai tout de même l'expression « les plus pauvres » ou le terme de « *pauvres* », pour faire référence et appel à ceux qui vivent à la fois l'expérience du *manque* et l'expérience du *mépris*.

Troisième préalable.

N'oublions pas que « *nous ne sommes pas tous pauvres* »,

comme il arrive qu'on le dise.

Certes tous et chacun subissons une pauvreté anthropologique ou vitale (vulnérabilité dès la naissance ; menace inévitable de la mort, et moins dramatiquement nous subissons le froid ou la chaleur avec plus ou moins de bonheur...).

Mais attention, « *tout manque, toute souffrance n'est pas misère* ».

« *La souffrance humaine est inéluctable et elle peut être salutaire. La misère n'est ni l'un ni l'autre. Elle est toujours abus.*² »

Rabattre la précarité sociale sur la précarité ontologique³,

c'est s'empêcher de la penser et en étouffer le scandale.

C'est surtout placer la misère totalement hors de nous, - et renoncer à rencontrer jamais ceux qui la subissent, - et de qui nous aurions à apprendre.

Enfin, quatrième préalable :

Vous remarquerez, j'en suis sûr, que j'emploierai souvent le verbe falloir : *il faut...*, *il faut que...*, - laissant augurer une attitude très volontariste.

C'est un défaut de vocabulaire...

A la vérité, tout ce que je vais réfléchir avec vous est à l'intérieur d'un paradoxe : cela demande à la fois un *effort* et un *laisser-être* ou un *laisser se faire*.

Pour me faire comprendre j'emprunterai à Maurice Bellet une image :

A la fois *construire* la maison et *laisser croître* l'arbre.

L'enjeu spirituel de toute la démarche réside dans la tension féconde entre l'agir et le non agir, entre l'entreprendre et le se déprendre, entre l'ambition d'efficacité et le consentement à ce que l'essentiel advienne en dehors de nos propres prises.

Ce qu'avait déjà fort bien entendu le début du psaume 127 :

« Si le Seigneur ne construit la maison en vain peinent les maçons.

Ou bien la formule célèbre du jésuite hongrois du XVIIème siècle, Gabor Hevenesi :

« Telle est la première règle de ceux qui agissent :

Crois en Dieu comme si tout le cours des choses dépendait de toi, en rien de Dieu.

Cependant mets tout en œuvre,

comme si rien ne devait être fait par toi, et tout de Dieu seul. »

Herblay

Permettez à présent que je partage avec vous une expérience d'il y a plus de trente ans, expérience pour moi fondatrice, en ce qu'elle fut pour moi un *tournant*, me conduisant à un *déplacement*, un *retournement*, un *changement de perspective*.

La relecture de cet événement, depuis quelques années, m'a beaucoup enseigné.

Lorsque, ma femme et moi-même, en août 1982, nous avons rejoint le Mouvement ATD Quart Monde, on nous envoya avec nos enfants habiter un petit lotissement pavillonnaire : c'était une cité de promotion familiale, et notre mission était simplement de vivre là, avec les seize familles qui y étaient logées.

Pour ma part, j'ignorais tout de la grande pauvreté et je n'avais jusqu'alors jamais vraiment rencontré des personnes subissant la misère.

Il est utile d'ajouter que je partageais les mêmes préjugés que ceux avec qui j'avais auparavant vécu, étudié et travaillé.

Assez vite nous avons proposé aux personnes qui le souhaitaient de se réunir de temps en temps, pour un temps de prière.

Vinrent à chaque fois cinq ou six personnes, apportant avec elles tout le poids du malheur.

Nous chantions un peu, nous lisions un texte de l'Évangile.

Puis, c'est moi qui animais, je questionnais les gens : qu'est-ce que ça veut dire pour vous ce texte ? Comment vous réagissez ?

Il y avait ainsi un échange de paroles.

Et puis je faisais moi-même un très bref commentaire.

Ce que je veux souligner, c'est **ce qui m'habitait** :

J'écoutais ce que disaient Madame Gaillande ou Monsieur Sipriot, et je pensais que c'était important qu'ils parlent. **Mais je ne pensais pas que ce qu'ils disaient avait à m'apprendre quelque chose.**

Je respectais ce qu'ils disaient, j'étais très attentifs...

Mais comment aurais-je imaginé, en ces premiers mois, que leur parole avait quelque chose d'essentiel à me dire, que je pouvais nourrir ma foi avec cette parole.

Je pensais surtout que j'avais quelque chose à leur dire, pour leur permettre de mieux comprendre la personne de Jésus.

Ils ne savaient pas, voilà ce que je pensais.

Et moi je pouvais les faire grandir, puisque je croyais savoir.

Le père Joseph Wresinski que je côtoyais quotidiennement en ces premières années, ne me fit pas la leçon, mais il me disait : « *Tais-toi. Ecoute. Apprends.* »

Et puis, les mois ont passé, et j'ai vu, *à la fois tout d'un coup et peu à peu*, que Dieu parlait du milieu des épines, comme le traduit un midrash, parce qu'il parle depuis la souffrance de son peuple.

Il me fallait ensuite comprendre que je devais chercher Dieu là où il était, car le seul Dieu que nous ayons à chercher n'habite aucun des lieux que nous aurions déci dé pour lui...

Et entrer dans un combat intérieur, car cette découverte mettait à la question ce que j'étais et ce que je savais. Et exigeait de me laisser immerger, imprégner, de me laisser transformer.

Vous me comprenez : je découvrais que j'avais à apprendre de ceux qui, apparemment, ne savaient pas grand-chose.

Je découvrais que j'avais à réfléchir, à lire la Bible, à orienter ma vie **à partir de** cette expérience de vie que j'ignorais, parce que leur parole était révélatrice : elle me racontait le Père, et me rendait contemporain de la personne de Jésus.

Il s'agissait maintenant pour moi,
non pas de faire *pour*, ni même seulement de faire *avec*,
mais d'être et faire **à partir des** plus pauvres.

Il s'agissait là de la présence devenue féconde du plus pauvre.
Un changement qui va jusqu'à la racine. Une forme de révolution.
En fait un vrai retournement. Une conversion.
C'est-à-dire un changement de manière de penser et d'agir.
Une autre manière d'être.

Une phrase de Joseph Wresinski résume bien ce que je dis :

*« Savoir ce que pensent les plus pauvres est l'expertise essentielle,
car c'est aussi l'expertise de ce qu'attend de nous Jésus Christ.⁴ »*

Mais qu'attend-il de nous, le Christ ?

Qu'attend-il de l'Eglise ?

On peut répondre en disant : il attend que nous ne cessions de le chercher,
et nous nous laissions rejoindre par sa présence,
pour être acteurs de libération pour tous les êtres humains, à commencer par le
plus faible, à commencer par le plus petit.

Mais la question se redouble :

Où est-il, le Christ ?

*« Dis-moi où tu l'as mis, demandait Marie de Magdala à celui qu'elle prenait
pour le jardinier, dis-moi où tu l'as mis et je l'enlèverai » (Jn 20, 15).*

Eh bien, le Christ est là où il a promis d'être.

Or Il a promis sa présence

dans ***l'écoute de sa Parole*** (« *Qui vous écoute, m'écoute* »),
dans ***la célébration***

*(« Là où deux ou trois sont réunis en mon nom,
je suis là au milieu d'eux »),*

et... n'oublions pas, car on a eu souvent tendance à oublier cette dernière
promesse : dans ***le plus petit***, le plus faible et le plus méprisé.

*(« Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens,
c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40).*

Et « *là où est le Christ Jésus, là est l'Eglise* », disait Ignace d'Antioche, un Père Apostolique, mort en 107, dans sa *Lettre aux Smyrniotes* (VIII, 2).

Là où est le Christ, là se trouve l'Eglise.

L'Eglise est là où le Christ a promis d'être parmi les hommes.

Les plus petits disent où l'Eglise doit se trouver.

Et c'est là, auprès d'eux, que nous aurons quelque chance de rencontrer le Christ, lui qui s'est fait proche des rejetés, et qui vécut en sa chair le mépris et le mensonge.

L'Eglise

Il y a bien sûr plusieurs manières de définir l'Eglise.

L'une d'elles reprend les sommaires du début des Actes des Apôtres, ces sortes de petits résumés décrivant la communauté des tout débuts.

Elle souligne que la communion ecclésiale (*koinonia*) s'engendre, se développe, se découvre

dans le rassemblement et la célébration (*leiturgia*),

l'annonce de la Parole (*marturia*)

et le service, en particulier des plus pauvres (*Diaconia*).

Cette triple dimension est constitutive de la vie de l'Eglise.

Et parce que ces trois dimensions sont constitutives, elles ne peuvent être séparées.

Elles sont intrinsèquement liées.

L'une ne va pas sans l'autre.

L'Eglise n'est donc pas seulement

là où le Christ agit par sa **parole** et les **rassemblements** de chrétiens.

Son lieu « naturel » est aussi avec les petits, ceux qu'on n'entend jamais.

La vérité christique de chacun des trois lieux est « vérifiée » par la fidélité aux deux autres.

Ce qui veut dire que

l'écoute de la *parole* (dans la prière ou dans l'étude), sa transmission

et la *célébration* (dans la liturgie)

trouvent leur vérité dans la reconnaissance du Christ dans *les plus petits*, -

reconnaissance bien sûr qui ne s'évanouit pas dans la contemplation de la misère du monde, mais qui s'incarne (comme Dieu) dans la volonté de transformer le monde pour que justice et paix s'embrassent (Ps 85, 11).

Dans la deuxième partie de sa première encyclique, *Deus Caritas est*, le pape Benoît XVI, le 25 décembre 2005, reprend ces caractéristiques de l'Église.

Il précise que

« la charité (la caritas, prise ici en quasi synonyme de la diaconie) n'est pas pour l'Église une sorte d'assistance sociale qu'on pourrait aussi laisser à d'autres, mais elle appartient à sa nature, elle est une expression de son essence elle-même, à laquelle on ne peut renoncer. » (n°25).

Autrement dit, la relation aux pauvres est constitutive de la foi chrétienne.

Elle est la situation où se vérifie la vérité de notre relation au Christ.

La relation aux pauvres est le lieu, le lieu par excellence, le lieu prioritaire, le lieu décisif, le lieu crucial.

Mais dans toute cette encyclique, le Pape insiste sur la perspective descendante : nous avons à servir les pauvres, à leur venir en aide : de haut en bas, celui qui a à celui qui n'a pas.

Et c'est le risque d'en rester à une dynamique d'aide et d'aumône, sorte de lieu commun des religions.

Et puis voici que 5 ans après, le 30 septembre 2010, une autre manière de voir : dans l'Exhortation *Verbum Domini*, une sorte de compte-rendu de la XIIème assemblée du synode des Evêques sur la Parole de Dieu, en octobre 2008, dans cette exhortation il est un numéro à ne pas oublier : le 107, qui a pour titre *L'annonce de la Parole de Dieu et les pauvres*.

*« Les Pasteurs sont appelés à **écouter** [les pauvres], à **apprendre d'eux**, à les guider dans leur foi et à les motiver pour qu'ils soient des artisans de leur propre histoire ».*

Conséquences pour l'Eglise

« *Apprendre des pauvres* » écrivait Benoît XVI !

Si nous pensions et croyions un seul instant, avec sérieux, que l'Esprit parle aux Eglises par l'expérience de vie des plus pauvres, alors nous ne pourrions que les prendre « pour partenaires et pour guides », et pas seulement « partenaire », mais « partenaire privilégié⁵ ».

Et c'est en agissant ainsi que nous transformerions peu à peu leurs conditions de vie insupportables.

Mais « il est difficile pour les chrétiens d'accepter l'Eglise des pauvres⁶ », car ceux qui ne vivent pas dans la misère ou la grande précarité ont le sentiment que l'Eglise leur est volée si on se met à l'appeler *l'Eglise des pauvres*.

Mais cette expression ne signifie pas et ne peut pas signifier une Eglise dont les propriétaires seraient les pauvres. L'Eglise n'a pas de propriétaires : ni les pauvres ni les autres !

Cette expression définit *une Eglise à partir des pauvres*, une Eglise qui donne la *priorité* sans conditions à ceux qui ne comptent pour rien.

La priorité au plus pauvre dans l'Eglise est le garant que l'Eglise est bien pour tous sans exception, - mais à commencer par les plus faibles et les plus pauvres.

A ce sujet, une phrase du père Joseph Wresinski peut nous éclairer. Ecoutez bien : A la question qui lui est posée, dans son livre *Les pauvres sont l'Eglise* (1983), sur le dessein de Dieu, il répond :

« *Il est de sauver tous les hommes, sans exception. Et quand je dis : sans exception, cela ne veut pas dire : y compris les plus pauvres, mais y compris les plus riches.* »

C'est, d'une manière un peu brutale c'est vrai, souligner la priorité du plus pauvre dans le dessein de Dieu ; une préférence qui n'est pas exclusive, qui n'est pas faite au détriment des autres, mais dont la raison la plus théologique est que c'est l'identité de Dieu.

Rappelez-vous : « *Je te bénis, Père : ce que tu as caché aux sages et aux intelligents, tu l'as révélé aux tout petits. Car tel est ton bon plaisir* » (Mt 11, 25-26).

Rappelez-vous encore : le Concile Vatican II.

N'a-t-il pas affirmé que l'Eglise était l'Eglise des pauvres ?

Je reconnais que c'est un raccourci un peu optimiste, mais souvenons-nous qu'à la fin de la première session, en décembre 1962, le cardinal Lercaro, archevêque de Bologne, avait fortement affirmé

« Nous n'accomplirons pas suffisamment notre tâche
si nous ne plaçons pas,
comme *centre* et *âme* du travail doctrinal et législatif de ce Concile,
le mystère du Christ dans les pauvres et l'évangélisation des pauvres.
Non pas un des sujets du Concile parmi d'autres,
mais *la question centrale*.
Le thème de ce concile est bien l'Eglise
en tant qu'elle est surtout '*l'Église des pauvres*'. »

Jean XXIII avait déjà employé cette expression, et elle sera reprise abondamment par Jean-Paul II.

C'est que les pauvres constituent l'axe pour vivre et penser la vérité de l'Eglise. Sans eux les autres dimensions (annonce de la Parole et célébration) manqueraient d'articulation et d'unité.

L'Eglise à partir des pauvres

Mais qu'est-ce au juste, ou que serait, **l'Eglise des pauvres**,
au sens d'**Eglise à partir des plus pauvres** ?

1. *L'Eglise des pauvres, ou à partir des pauvres*,
n'est pas seulement une *Eglise pour tous*
dans un essai de « démocratisation théologique » :
une Eglise où tout le monde peut venir...
Il suffit d'entrer, tout le monde est accueilli...

2. - *L'Eglise à partir des pauvres* ne signifie pas seulement, non plus,
une Eglise préoccupée par les pauvres et qui les aide :
elle est à ce moment-là une Eglise **pour** les pauvres,

Une Eglise **pour** les pauvres représente une mise en œuvre éthique qui,
même si elle est nécessaire,
n'est pas nécessairement ecclésiologique.

Elle suppose que l'Eglise est déjà constituée,

avec une logique autonome par rapport aux pauvres,
et qu'ultérieurement elle se demande ce qu'elle doit faire pour eux.

Au contraire, une Eglise **à partir des** pauvres pose un problème strictement ecclésiologique : *il s'agit de l'être même de l'Eglise.*

3. - Enfin, c'est une évidence, mais il faut le souligner quand même :
l'Eglise à partir des pauvres ne peut pas naître, en aucune façon, d'une quelconque lutte des classes,
ni se constituer comme une Eglise de classe...
Encore une fois, l'Eglise à partir des pauvres est *l'Eglise de tous sans aucune exception*, et c'est pourquoi elle donne la priorité aux plus pauvres, parce que c'est le choix de Dieu.

La vérité sur l'Eglise *à partir des* pauvres est simple au niveau théologique :
L'Esprit du Christ recrée à partir des plus pauvres la totalité de l'Eglise,
et à partir des plus pauvres ne cesse de la faire naître.

C'est pour cette raison théologique que l'Eglise, non seulement est pour les pauvres et avec eux, mais qu'elle doit être **à partir d'eux**, comme principe de structuration, d'organisation et de mission :

les pauvres ne sont pas une partie de l'Eglise (même si cette partie est privilégiée),
mais ils en sont le *centre*.

Les plus pauvres sont lieu théologal et théologique de la vie chrétienne et, en conséquence, lieu ecclésial et ecclésiologique d'où prend forme l'Eglise de Jésus Christ.

Cette Eglise n'est pas un rassemblement sectaire, recroquevillé sur lui-même. Elle est le sacrement du Règne de Dieu pour tous les humains sans aucune exception, et donc à partir des plus pauvres et des plus méprisés.

Vivre l'Eglise à partir des plus pauvres,
c'est laisser résonner l'appel à renaître d'en bas :
« *naître d'en haut ou de nouveau* » (Jn 3, 3 et 5)
est un « *naître d'en bas* », depuis les indésirables et les insignifiants.

Il ne s'agit pas d'intégrer les pauvres, de leur donner une place, ni même de les faire davantage participer (ce qui serait déjà bien, mais resterait au début du chemin, nous laissant croire avoir parcouru toute la route).

Mais il s'agit bien de penser l'organisation de l'Eglise *à partir des plus pauvres et avec eux*.

On dira : c'est impossible !

Mais, le saviez-vous ? rien n'est impossible à Dieu (et cette parole du Christ vient juste après l'épisode de l'homme riche qui ne peut suivre Jésus car il avait de grands biens...).

Nous avons à le laisser être moteur. Insuffler en nous la vérité.

Etre semence de transformation en nous-mêmes.

Ce qui est impossible, c'est notre transformation, à nous autres, vous comme moi.

En nous mettant dans une attitude d'ouverture et de silence, nous perdrons notre arrogance.

Nous deviendrons petits avec les petits,
refusant dorénavant de leur faire porter des fardeaux que nous serions bien incapables de porter nous-mêmes,
et que d'ailleurs nous refuserions de porter, sachant nous défendre,
ce que ne savent pas et n'osent faire les pauvres.

Oui bien, mais comment faire, que faire ?

VOICI QUELQUES BALISES.

Je vais évoquer cinq étapes, que je fais précéder d'un point 0 :

0 Le plus pauvre nous gêne, nous bouleverse même, parce que nous pressentons que la souffrance qu'il subit n'est pas un *problème* au sujet duquel il faudrait trouver des *solutions* ;

cette souffrance est une **question** qui appelle notre **responsabilité**.

Le plus pauvre n'est pas, en son existence même, un problème théorique,
 mais *une question qui touche le vital de nos sociétés,*
 qui atteint en chacun de nous l'humain de l'humain.

Le plus pauvre est le *miroir*, le *révélateur* de ce que nous sommes
 et de l'état de nos sociétés.

Dit d'une autre manière : le plus pauvre est **une figure prophétique** :
 c'est à partir de lui que le sens même de la vie sociale se révèle.

1. La perspective qui pourrait être la nôtre est la suivante :

Pas seulement nous évertuer à regarder autrement,
 à aider autrement, à secourir autrement...
 mais à **autrement que regarder**, (autre chose que regarder),
 autrement qu'aider, autrement que secourir.
 Un *autrement* sans verbe qui le précède.

Non pas un changement qui n'est qu'une amélioration :
 par exemple aider avec davantage de respect,
 regarder avec plus de compassion et moins de jugement, etc.

Le plus souvent ces transformations sont dans le même registre,
c'est-à-dire toujours plus, toujours mieux,
mais dans le même système de pensée, dans la même ligne.
 Une assistance de plus en plus sophistiquée, mais toujours de l'assistance.
 C'est la dynamique du « plus ça change, plus c'est la même chose ».

A l'inverse, le changement visé est un **recadrage**.
 Il s'agit d'un *changement où c'est la référence qui change*,
 ce à partir de quoi ou de qui le tout sera considéré.
 Si quelqu'un d'autre devient le *pôle*, c'est le tout qui en sera modifié.

Si le plus pauvre devient la référence,
 c'est notre vivre ensemble qui est modifié
 vers une fraternité pleinement humaine.

2 Priorité au plus pauvre.

Il nous faut exercer notre regard,
 (quand je parle de « regard », je parle de notre intelligence,
 notre affectivité, nos capacités de prévoir et de décider),
 pour **faire de l'homme le plus démuné le centre**, la pierre d'angle,
donner sans condition la priorité au plus faible.

Pourquoi cette priorité, ou cette centralité ?

Parce que le plus pauvre est « **le garant de l'exhaustivité.** »

C'est-à-dire que si on veut se donner quelque chance de n'oublier personne,
il faut commencer par le plus pauvre.

Le plus sûr moyen pour que la fraternité soit pour tous sans exception, c'est que
 le plus pauvre soit celui à partir de qui nous allons construire ensemble cette
 fraternité.

Il en est de même pour la démocratie.

Il en est de même pour l'Eglise : l'Eglise n'est *pour tous sans aucune exception*
 que si le plus pauvre et le plus rejeté est mis au cœur même de l'Eglise, en son
 centre, comme une pierre d'angle à partir de laquelle l'édifice tout entier pourra
 continuer de se construire.

Ainsi la *pierre rejetée* des bâtisseurs, c'est-à-dire de nous autres,
 sera devenue la *pierre d'angle*,
 la pierre à *partir de* laquelle toute la construction prend sens.

Il s'agit là d'un **renversement des priorités** :

la pensée et l'expérience de vie des plus pauvres comme *repère* pour tous nos
 projets, qu'ils soient politiques, sociétaux ou ecclésiaux.

Quelque action que nous entreprenions,
 quelque initiative que nous prenions dans notre société ou dans l'Eglise,
 elle n'est pas dans sa vérité si c'est « *pour privilégier les plus dynamiques* »,
 ou si c'est « *au prix de l'abandon des plus faibles*⁷ ». (178).

A l'inverse, « **notre effort doit conduire les plus forts
 à se mobiliser autour des plus faibles**⁸ ».

3 *Donner la priorité au plus faible, le mettre au centre,*
cela a des conséquences :

c'est lui qui doit vraiment devenir "**notre source de pensée**",
sa pensée doit être l'« *expertise essentielle* ».

A la vérité, la seule garantie 'épistémologique' pour penser le monde de la façon la plus exacte (c'est-à-dire la plus exhaustive) réside dans le fait de **le penser à partir du plus exclu**.

Il s'agit que chacun de nous, nous nous engageons,
à *nous repenser*, à *réévaluer* nos idéaux
à partir de ceux qui sont en dehors
de tous les groupes que nous nous sommes créés.

Au lieu d'interpréter la misère, de l'expliquer,
il convient d'opérer un *renversement de l'interprétation* :
c'est-à-dire que **l'expérience vécue par les très pauvres devient le critère à partir duquel toute la réalité est interprétée**.

4 Nous laisser interroger par le plus pauvre,
le laisser poser les questions essentielles
et tenter d'y répondre à la fois *à partir de sa pensée et avec lui*,
conduit à **nous mettre à l'école des plus pauvres**.

Les pauvres sont des maîtres à servir, disait Vincent de Paul.
Des maîtres à penser autrement la société, ajoute Wresinski,
des maîtres qui nous invitent à rompre avec les axiomes habituels, -
en nous laissant reconstruire par une autre référence.

Le plus pauvre révèle à chacun son aspiration à être pleinement humain.
Il est au sens fort un révélateur : celui de notre propre idéal.

Les pauvres nous remettent au cœur de l'Évangile,
nous rappelant que le Christ n'est pas ailleurs que là où il a promis d'être.

Le plus pauvre nous requiert à une parfaite vigilance :
il nous renvoie à notre désir profond de suivre la personne de Jésus, le Pauvre.

Et voici aussi que les pauvres nous rappellent que, selon les mots de Pierre Claverie, « *la place de l'Église est sur toutes les lignes de fracture, [...] partout où il y a des blessures, des exclusions, des marginalisations.*⁹ »

5 Enfin (sans que cet « enfin » vise à prétendre que le parcours que je viens de tracer aurait mentionné toutes les étapes..., beaucoup s'en faut...) il ne faut jamais oublier que pour que l'engagement avec les très pauvres ait quelque chance de *remonter jusqu'aux véritables causes de la misère*, il nous faut passer par **un travail de vérité avec nous-mêmes** et **retrouver notre cohérence**.

Et cette cohérence intérieure à chacun de nous n'atteindra sa vérité que dans la mesure où peu à peu se construit une coïncidence entre le **dire** et le **faire**.

Sinon cela signerait l'hypocrisie de nos combats !

Et cela me semble conduire comme nécessairement à une certaine « frugalité » de nos styles de vie (J.B. de Foucauld).

« La violence actuelle n'est pas une fatalité.

Il faut la combattre en étant soi-même

le changement que nous voulons voir dans le monde. » (Gandhi)

Conclusion

Les pauvres au centre

Mais ce n'est pas si simple, nous le pressentons bien.

Car il s'agit de bouleversements qui se heurtent à bien des résistances :

les Églises sont-elles prêtes aujourd'hui à *écouter* ceux qu'elle n'a le plus souvent perçus que comme les bénéficiaires ou les accueillis de ses services ?

Non seulement à écouter, mais à *apprendre* d'eux, dans et **à partir de** la situation qui est la leur aujourd'hui, et non pas lorsqu'ils s'en seront sortis...

Sommes-nous ouverts assez pour nous laisser évangéliser par les plus pauvres ?

Le Dieu qui vient prend le visage humain de celui qui est cerclé par le mépris.
Là se tient et s'éprouve la « folie » de Dieu.
Il manifeste que les frontières sont au *centre*
et que le plus rejeté devient la *pierre d'angle* du Royaume attendu.
Les pauvres *au centre, au cœur* .

La démarche à laquelle nous sommes invités n'est pas du tout seulement
de ne pas oublier les pauvres,
de ne pas partir sans eux,
de ne pas laisser passer le train sans qu'ils aient pu y monter.

Il s'agit-il de leur donner la préséance, la priorité, de les mettre au centre, oui,
vraiment au centre.
Ce qui n'est pas dire, encore une fois, qu'ils sont le tout de l'Eglise,
mais qu'ils en sont le moteur, ceux à partir desquels l'unité de tous peut prendre
corps et effectivité en dehors de l'illusion, ceux qui nous requièrent.

Imaginez un homme et une femme : ils ont trois enfants : 16, 13 et 6 ans.
Les parents aiment la montagne, et ils ont décidé de faire du glacier.
Prudents, ils ont loué les services d'un guide de haute montagne.
Et les voici, encordés, sur le glacier.
Question : Qui conduit la cordée ?
Bien sûr le plus petit, l'enfant de 6 ans.
Car si le guide n'a pas le cœur et les yeux fixés sur le plus petit (sa fatigue, son
ennui, son vertige, sa faim, sa soif, sa peur), jamais la cordée n'arrivera au
sommet.

C'est le plus faible qui conduit.

-
1. Père Joseph Wresinski, *Heureux vous les pauvres*, Paris, éd. Cana, 1984, p. 125.
 2. Père Joseph Wresinski, *Les pauvres, rencontre du vrai Dieu*, Paris, Le Cerf, 1986, p.135 et 137.
 3. Sur ce point, cf. Guillaume le Blanc, *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Le Seuil, 2007.
 4. Père Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Eglise*, Paris, Le Centurion, 1983, p. 217.
 5. Père Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Eglise, op.cit.*, respectivement p. 41 et 36.
 6. *Ibid.*, p. 36.
 7. Père Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Eglise, op. cit.*, p. 178.
 8. *Ibid.*
 9. Cité par Maurice Leroy, *Nouveaux chemins d'Evangile*, Paris, L'Atelier, 2005, p. 47, note 7.